

Patro

108^{ème} lettre de la guerre. 19. 9. 16.

Moudalmexeu. - Contrôle.



Mort pour la France:
le sergent François Javouen, du bourg,
du Conseil du Patronage.

François écrivait le 2^{ème} 7^{ème}. C'est pour un de ces jours le coup. Je suis très heureux d'y participer. Je suis en règle, ma conscience est tranquille: hier je me suis confessé. Rien est le faire, nous n'avons qu'à faire notre devoir. Et le 4, montant aux trous d'obus qui forment tout l'abri à droite de Verdun, il ajoutait: "Quoi qu'il arrive, notre devoir sera fait, sans fléchir." Le mercredi 6, à 5 heures ¹/₂ du soir, (c'est par une lettre du dévoué Jos. le Borgne Nordialaex que nous savons ces suprêmes détails) le signal de l'attaque était donné. François s'élançait, et bientôt il s'affaissait: "j'ai la jambe cassée" dit-il à J. le Borgne. C'était plutôt le côté gauche traversé, croit son ami. "Je vais mourir ici. En écriras cher moi, n'est-ce pas?" Il put encore serrer la main de son seul et fidèle compagnon des six derniers mois de campagne; son agonie, très douce, ne dura pas plus de dix à quinze minutes, consolée, nous l'espérons, par la Vierge de Lourdes qu'il avait tant aimée, tant fait prier à son cher et regretté 48^{ème}. Et il expira, dans la paix du Seigneur. "Si je meurs, avait-il écrit en partant pour la campagne de Belgique, le 5 août 1914, - chose qu'il faut prévoir, sans la redouter - penser que j'aurai donné mon sang pour la Religion et la Patrie." Certes, la victime est très noble, le sacrifice très pur, - et le Patronage s'honore d'un membre si glorieux... Mais notre fierté est trempée de larmes: vous savez bien ce que nous perdons! François Javouen ne fut guère du Patro avant 1904; son nom figure sur les programmes de Job al lonker (1904), de Judas an treitour (1905): le collège, puis son emploi à Brest, le tenaient éloigné. Mais à partir de la fameuse Retraite des conscrits, à l'automne 1910, il fut des nôtres complètement: c'était la grande promotion P. Lammuxel, L. Botteux,

206
E. Calvarin, P. de Gall, J. de Cop, etc. A Guingamp, soldat modèle, chrétien modèle. Il conquiert le B.A.M., obtient le 3^e rang au peloton, passe vite caporal (août 1911) et téléphoniste, homme de confiance des officiers, il l'est aussi de l'atmosphère, il anime le cercle, il lui attire des recrues, et se moque bien des esprits forts! « Tous les lundis on veut », écrivait-il le 4 avril 1911, nous mettre de corvée parce que nous allons à la messe le dimanche. Pauvres types! ils se fatigueront avant nous. »

Le service ne l'empêchait pas d'aider le Patronage. A Pâques 1911, il acceptait un rôle de soldat anglais dans la farce d'Ivo ou Maurice triompha. Au concours de Landerneau, 23 juillet, il défilait sur un vélo fleuri, avec Ed. Ansellin. La nuit de Noël, avec Yves Pichon, Louis Corillon, etc., il inaugurait la pieuse et belle tradition des Chanteurs de minuit : la schola militaire, unanime à la communion. Le Pato annonça pour Pâques 1912 : « Vous ne vous tirez pas tout seuls », écrivait François, « je demande 48 heures. » Et il tint 48 heures sans dormir, toute une perm consacrée à travailler pour le succès de la pièce, dans les coulisses, les décors, les herbes et les rampes : pour l'amour de Dieu, et du Pato.

Déjà, ce fut comme sa spécialité. Sans doute il ne refusa pas des rôles : Crokart, dans le combat des Grands ou P. Lammuxel et E. Tellen rivalisèrent de noblesse et d'accent tragique, le Bourrelleur dans la jolte satirique Villa des Capucines, — André loyal dans la reprise du soir d'un beau jour, etc., mais comme machiniste et décorateur, il fut un maître : Charles et Alfred Pichon, avec Joseph Gero, le secondaient en élèves dignes de lui. Personne n'a oublié cette soirée triomphale du jubilé de H. le curé, le 11 mai 1913, où le Pato donna devant Monsieur Duparc et une foule ravie d'anciens français. Qui se doutait, dans la salle transformée, élégante, radieuse, que François

avait travaillé nuit et jour, au prix de gymnastiques effrayantes dans l'empouement, et d'insomnies multipliées? Qui songeait aux 3^e pièces de décors, aux feux de Bengale, aux chalumeaux d'oxy-éthylène, etc., que François manouvrait, non sans brûlures et fatigues?..

Cette rude année lui ménagea pourtant deux joies : le pèlerinage de Lourdes, en juin; et celui de J^e à Montmartre, avec son fidèle Charles Pichon...

Et, jusqu'à la guerre, ce fut le grand travail pour organiser le Pato. Il y avait le "Petit Conseil" qui produisait les merveilles chez les Pupilles. François voulut le Grand Conseil : Pierre Lammuxel, Pierre Carof, Albert Venniquet, J. H. Guéménéur, Ch. Pichon, Alex. Brothier et lui, chacun chargé d'un service spécial. Et comme il poussait à la pratique des Sacraments! Il prie, rayonnait, le jour de Jeanne d'Arc, et au Pato de S. Pierre, quand il voyait les patronnes en masse communier à la chapelle. Car pour lui tout le reste comptait peu : les pièces, le cinéma, la gym, le tir, il s'y prêtait, s'y donnait même, — mais le vrai Patronage, pour lui, c'était la vie chrétienne infusée à haute dose à tous, et aux adultes encore plus qu'aux pupilles.

Oh! il n'était pas prêcheur; vous l'avez vu bon camarade et joyeux camarade. Vous vous rappelez ses récrues de dimanche? Après un bout de causette, dans la salle de la Vierge, « Tu viens, Charles? » et aussitôt les deux patronnaises descendaient dans le bureau réservé. On visait les pièces sur l'échiquier. On allumait une bonne pipe, et, les deux coudes sur la table, les deux mains aux pommettes, on méditait de ces fameux coups, en tirant des bouffées, et ça durait des heures, jusqu'à l'heure de pêtir ou d'ensourner : car le dimanche on ne dormait pas, du moins la nuit du dimanche au lundi. Le matin, c'était invariablement la Grande messe, aux premiers rangs, avec d'autres du Pato... avant la guerre!

207
A la mobilisation, il rejoignit son brave régiment, à Guingamp, et partit comme sergent pour Mons-Charleroi. Les premiers combats de livreront les 21-22 août, effroyables. De 4 heures à 14 heures, une pluie de fer et de feu, à peu près sans abri! « J'ai bien recité les rosaires », écrivait François; c'était la meilleure arme, la seule, puisqu'on ne voyait pas l'ennemi! Il reçut des balles et des éclats dans tout l'équipement. Il n'eut aucun mal.

La reprise suivit : 15 jours « aux portes les plus périlleuses. Chacun a fait son devoir. Et s'il a fallu reculer, c'a toujours été la mort dans l'âme » (lettre du 1^{er} juil). Puis la Yonne, la revue sous le feu, la victoire, la poursuite. « Ça file, c'est un charme! » mais l'arrêt sous Reims, à Prunay, et toujours le péril. Le 14, au matin, un éclat d'obus meurtrissait son soulier; à midi, comme on faisait le café, deux obus boches renversaient la maison sur la demi-section, et François n'était sauvé que parce que l'ouverture d'une fenêtre s'était rencontrée pour lui faire un collier à l'air libre.

Le 2^e corps glissa sur Arras, pour arrêter la ruée boche vers Calais. Sept mois de misère et d'apostolat commençaient.

En octobre, le cycliste le Bars fut blessé mortellement. François le chargea sur quelque brouette et le roula devant la division armée en tirailleurs, sous les obus : le Bars tenait le chapelet, et François, devant tous, répondait. Combien de chapelets a-t-il distribués cet hiver-là? Combien de médailles-scapulaires, que les hommes portaient sur la capote? Combien de communions, combien de messes entendues, parce que le sergent Jaquen donnait l'exemple et savait parler? Et dans la tranchée, au lieu des... choses ordinaires, les cantiques bretons s'élevaient, rappelant les mœurs du pays et les vérités éternelles. Pour lui, il

en était à la communion quotidienne. « Ne croyez pas que cela vienne de la peur de la peur, de la mort. Je la brave et ne la crains pas... Les Bretons sont prêts à n'importe quels sacrifices. Cela vient de la race. Mais la religion nous rend supérieurs à nous-mêmes. Au plus fort du danger, quand on croit ne plus pouvoir en sortir, alors il y a encore la foi qui reste, — et par elle on fait des prodiges. »

Il en faisait. Patrouilles spéciales la nuit, arrestation d'espionne dévotie et convaincue par lui, capture de prisonniers effarés de l'audace, lutte de mines et de grenades, il ne reculait devant rien... « Mes types sont des Bretons; nous marchons la main dans la main. Ils n'ont peur que si j'ai peur. Et je n'ai jamais peur! », disait-il les « types », l'aimaient : « Avec lui rien ne nous manque, et avec lui on n'a pas peur... Il sait la guerre, lui, mieux que des officiers! »

Mais à ce double métier de soldat et d'apôtre, la lame usait le fourreau. Une angine se déclara : il put avoir un lit (le premier en huit mois) et il guérit... du moins il retourna au feu, sans voix, si faible qu'il se traînait, et les hommes se disputaient la joie de porter son « fourbi ».

L'offensive approchait. Il voulait en être. Le fut bref. A peine sur la plaine, il tomba, le bras traversé, une artère coupée, — et il resta. Heures mortelles heures dans un trou d'obus, baigné dans son sang, jusqu'à ce qu'à la nuit il put regagner nos lignes et se faire évacuer. Cette fois la mort l'avait manqué. Il s'y attendait peu. Il nous avait écrit ses adieux : « Il y aura de la casse. Raviendrais-je?.. J'espère que la Vierge me protégera. Mais c'est le devoir qui m'appelle. J'y cours le cœur content. Rien ne m'empêchera de l'accomplir. Je suis fort, si je meurs, je prierai pour vous, vous prierez pour moi. Faites aussi mes adieux aux patronnes. Qu'elles travaillent pour Dieu, comme ils s'y montrent disposés depuis des mois... Adieu. C'est pour Dieu et la France. On part! »

le 9 mai 1915, François Jaouen finissait ainsi la campagne Charleroi-Reims-Arras, l'hôpital de Villebélain (Yonne) le garda 3 mois, avec son bien cher. François Bourdeloc de Nercisbaque, mais aussi avec d'intolérants impies sous la lâcheté et l'arrogance lui arrachèrent, un jour, un tel cri de dégoût et de mépris que les provocateurs tremblèrent. Le 14 juin, il put assister à Yonnmarche à la Consecration de la France au Sacré-Cœur, « au nom de tout le Patro » disait-il. Ce fut une grande joie.

Le 22 août, nous fêlions son retour, dans le "Patro d'écrit", à l'école de l'âme, si accueillante, et regrettée souvent depuis. Une bonne convalescence, de fréquentes permissions, nous permirent de le revoir, toujours égal à lui-même, jusqu'en fin février. Son séjour au dépôt n'avait pas arrêté son apostolat: la « rumeur infâme » avait trouvé en lui un démolisseur net, impitoyable, victorieux.

Mais les jours noirs allaient venir. Il partit en renfort d'un régiment fort loin d'être breton. François s'indignait de certaines manières d'agir, il rougissait! Mais arrivé le 7 mars à Comières, près des chasseurs à pied, le régiment décimé repartait dès le 10, et n'était pas reformé. Il fallut encore changer de numéro, mais sans changer d'« espèce de soldats ». François se résignait avec peine. Toutefois le devoir étant tel, il l'acceptait. Cinq mois se passèrent, à Reims ou aux environs, secteur bien calme. Surveiller quatorze chantiers de travaux de défense, reprendre les chants de chorale comme aux temps de Rochecourt, et, comme alors aussi, retomber malade de fatigue sans vouloir se laisser évacuer (« ma conscience me dit de rester! ») telle fut la vie de cet été. Cette période fut close par la dernière joie que François ait pu goûter sur terre: le 3 septembre, il

reçut le 105^e Patro, celui de Lourdes: « Je viens de le relire pour la 3^e fois, ravi que nos cadets aient été dignes des anciens, ceux eux qui ils aient si bien pris la tige. J'en ai la voir si j'en réchappe! » Le lendemain, il partait pour la ligne de feu, et le 6, il quittait cette vallée de larmes, il allait voir l'immaculée face à face, et son Dieu. Ses souffrances de deux ans de guerre, son apostolat, la fondation de cette École dont il fut l'initiateur et dont le succès rapide le rejoignait comme un gage de bon travail pour l'après-guerre, tout cela et sa mort consentie pour la Religion et la Patrie, n'est-ce pas de quoi lui ménager une récompense si haut? Car sur terre il n'en reçut aucune. Parti sergent, il resta sergent. En décembre 1914, chef de section avec le n° 3, on lui promettait la médaille militaire. En janvier 1915, il était proposé pour le grade de sous-lieutenant, et en 1916 le Corps d'Armée maintenait la proposition et l'inscrivait sur son livre. En juin 1916, il était le meilleur au cours complémentaire des chefs de section, prenant des officiers et des adjudants. En août, il était proposé quatre fois pour le grade d'adjudant. Bien n'aboutit. Comme avait dit le Gouverneur du Jura après une pièce dont ses fatigues cachées avaient assuré le succès, « Fr. Jaouen, toujours sur la brèche, se dépense jour et nuit pour ménager des triomphes à ses camarades, et toujours d'estoie d'applaudissements. » La vie militaire, en cela, fut pareille à sa vie d'Arnellix. Il aurait

désigné de son plaignre. Dès septembre 1914, il écrivait: « Je constate que tout est vanité. Si je m'en retourne... je me consacrerai à mon salut. Il n'en est pas retourné. Mais il a assuré son salut. Il est heureux. Et si nous le pleurons, nous sommes fiers de lui. C'était un homme, et c'est un saint.

Prisonniers

Jean Calvarin Heimier: « Les allemands sont égaux des succès russes. - Je communique pour nos soldats tués. » Louis Guena de Choy J. Colin: « Je partage mon pain avec les allemands. Je ne voulais pas, d'abord, mais ils ont tellement faim que j'ai pu. » Bien bon, va! Pierre Lannuier n'avait reçu ni lettres ni colis, du 1^{er} au 15 août. Depuis, on ne sait pas. Et il a faim. Amédée Jellen avait songé à nous revoir... Mais on ne va guère loin, on est bientôt encore emboîté. Beaucoup essaient, peu réussissent. Je travaillais toujours avec Houarn hor: il n'est pas aimable... Victor Vaillant-Herabergon semble travailler dans les mines; cependant il a fait la moisson. Peu de patates, peu de bêtes, peu de foin, peu d'hommes.

Prêtres

H. Laroff a fini son travail dur, et attend le reste. H. Pouliquen: « Les artilleurs en présence avaient leurs explosifs, mais sans casse. Les Russes font des niches aux boches et leur volent des prisonniers. J'attends l'occasion de photographier des paysans. » H. Emile Salauv venu en perm. Assistera le 20 au service de son adjoint, Y. l'abbé Lestin, 2 fois cité, médaille militaire, tué dans l'offensive en Somme. H. Batony, incomplètement guéri, en perm. à Nogent.

Officiers

H. le 1^{er} de Fleur, aide-major de 1^{re} classe, 16^{is} d'inf., 2^e bataillon, sur sa demande. Ce n'était pas assez d'avoir refusé l'intérieur. Il a demandé un régiment d'active! Le colonel est breton. S'impression est bonne. Tous nos meilleurs vœux. H. le 1^{er} Philippou aime des pièces qui lancent 200 kilos à 11 kilomètres. Je compte bien être de la victoire, étant d'un corps qui peut se dire à bon droit « de l'armée de Verdun! » après 5 mois de Verdun. H. Philippou père, capitaine d'artillerie (réponse contre avions) veut bien promettre sa collaboration au Patro. Le lieutenant Ernest Cénicel marche en béguilles: c'est moins glorieux qu'un cheval, mais c'est plus sûr.

Territoriale

Victor Bourdeloc: « Vous pouvez croire qu'on leur envoie quelque chose comme obus. Ça va de plus en plus fort. » Vas-y de bon cœur, va! Fr. Cadour du 1^{er} Drouarnement pourrait être d'un des mauvais renforts. Dr. Rod bidaire fréquente J. M. Bourdeloc, mais n'a pu voir Y. Heron.

He sait pas encore comment ça ira là dedans. Pierre Simon, signaleur émérite, a gardé ses boches blessés, 100 environ, dont 5 mourants, et assisté à l'enterrement d'un aumônier tué pour un boche quand il signait un boche. Dr. Y. Chépaud Illegier en perm, a fait sa récolte. Jean Bourdeloc, boucher S.H.P. va venir bientôt.

Réserve

Le sergent Y. Abguillehem Durack, blessé au début de l'offensive, guéri, rebelle après 8 jours de front. Pas grave: la cuisse gauche. Bonne chance! Ernest Poteraou envoie un bonjour du fond du Gard. Fr. Bourdeloc: « Le 4th, à Ch. je suis mobile sur la plaine. Nous avons couru si vite la charge sur les boches, que nous les avons surpris dans leurs abris. J'avais 4 grenades à coudre dans ma mallette, un abri boche ne voulait pas se rendre, je l'ai jeté dedans. J'avais peut-être été tué 3 ou 4, mais que voulez-vous, c'est la guerre. Et puis d'abord on ne peut pas prendre pitié de ces barbares qui, après qu'ils sont blessés, s'amuse à tirer: ils sont traîtres. Nous avons gagné 2 kilom.



Cuirassier de la Garde



Artillerie
boche : ça fume !

le 5, ils ont
contre-attaqué ;
mais nous les a-
vons reçus au
bon accueil. Nos
fusils, nous
les avons fin-
chés pure que du
foin. J'ai goûté
leur choucroute.

pas trop mauvais,
leur confiture, très bonne,

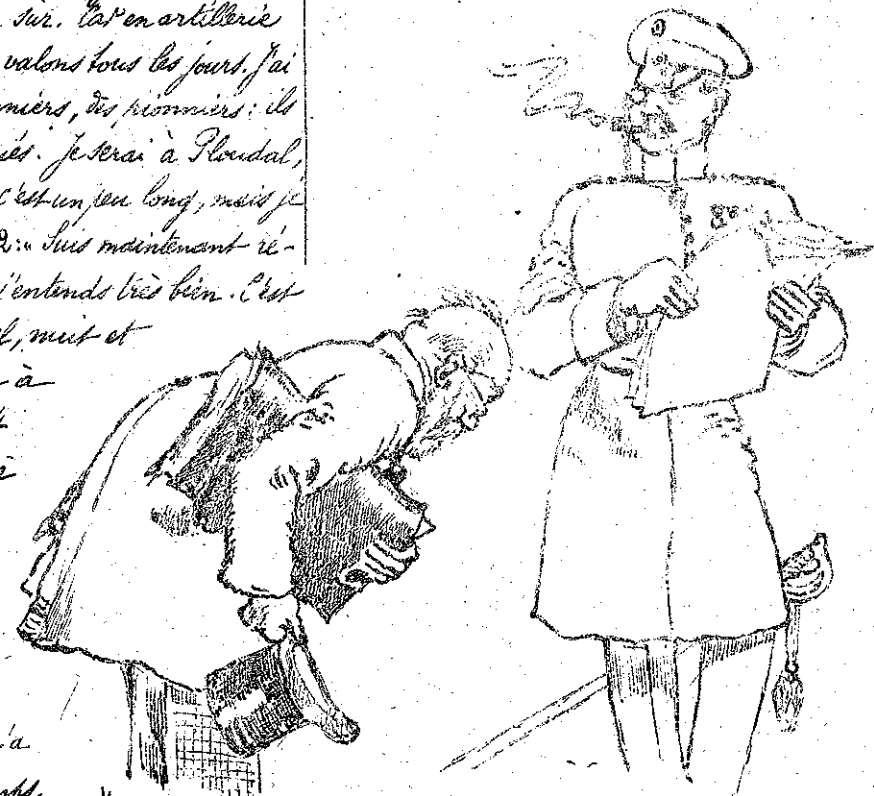
ainsi que leurs biscuits. Leur pain très noir très
mauvais, immangeable. Nous avons fait 500
prisonniers. Et récemment qu'on renvoie Ploudal.
J.-M. Brontier & Salanique, 24 août : « On tient les Bul-
gares en respect ; même on progresse. Espérons que les
prières des imprimeurs à Lourdes seront exaucées. »
Louis Calvarin : abîmé à la main, suite de sa blessure.
Claude Croquennoc au repos, heureux d'avoir un prétre.
Bibi Heribell en perm. Il a amené toute sa belle barbe.
Yves Henguy : « Ça y est. On était trop bien. Ça ne pou-
vait pas durer. Nous voilà encore à déménager ! »
Fr. Pères a terminé sa perm. Santé toujours bonne.
Fr. Perherin Herroy : « J'ai été deux jours de rang sur
les boches, le 3 et le 4. Peut-être on va encore
foncer. Pour que ça finisse plus tôt, il faut que
le bon Dieu soit avec nous » nous avec lui, surtout !
Job Prigent Bors Herrenou ambulance 26/14, salle 8,
s.p. 115, pour maladie due à un excès de fatigue.
J.-M. Guémeneux s'attend à retourner à l'offensive.
« on leur montrera une fois de plus ce que vaut notre
régiment. En attendant, priez pour nous. Hag erit
kenor ha gload ar Frans, var araoz lepred ! »
Jean Valoc chasseur de 9 : « Nos officiers sont allés recon-
naître la 1^{re} ligne. Il n'y a plus de tranchées. Il y
a le patelon à prendre. Mais je ne sais pas si c'est
pour nous, ni si on pourra tirer ses pieds d'ici... »
le 12... Ils nous ont contre-attaqués trois fois.

Mais notre artillerie les écrasait tous. Je crois
que nous serons relevés cette nuit. Bonne chance !
Job Valoc Penn-ar-vern : le 10, pas de messe. Marché
toute la journée. On est à gauche des russes. Espé-
rons que ce sera plus calme que Verdun. « Vive Job.
Fr. Ganguy, 4^e C^{ie} de dépôt du 137, complait. Elle
dîner avec son frère Jean le 17. J'ai vu J.-M. Guentel
le 10, en corvée de pinard. Moral excellent, et la
santé parfaite. Secteur à peu près calme par ici »
Albert Vennegues : « On nous envoie beaucoup de
mécaniciens pour la fabrication des aéro. Ça va
presse. Quand on aura construit assez, il est
fortement question de nous envoyer en escadrille.
Ce serait mon désir. J'attends. - Peut-être un
copain me donnera pour vous une photo de notre
nouvel appareil : il donne du 230 à l'heure.
C'est l'appareil de G., de D. ; et on ne veut
pas qu'il tombe chez les boches, qui apprécieraient.
Jean Vennegues : « Dans un camp de prisonniers,
pour le triage. Des centaines passent tous les
jours. Il pleut, il pleut, et sous ce temps affreux,
nos soldats attaquent : jurez des souffrances.
J'ai assisté aux funérailles de F. Gassin, prétre
instituteur à Concarneau avec G. Salaur : il
a eu la joie de recevoir avant de mourir la Croix
de guerre avec palme et la Médaille militaire »
Job Haquer du bourg a passé 3 visites la semaine
dernière, pour son genou écrasé à Chaumont.

Active

Les permissionnaires : le légis Auguste Roch, que son frère
Omile est venu rejoindre ici, malgré 24 kilomètres
à faire avec un genou malade d'une ruade (il n'a
pas laissé l'autre genou au quartier, non !). - le
caporal François Rondant, invulnérable sur la
Somme comme à Verdun ; - le clairon Biel Saor
et Edouard Guena, qui sont à l'arrière-front.
Jean Abivin s'attend à les rejoindre : «
Quand le bon Dieu voudra. Pas de bêtise à faire ! »

Olivier Chapalain a pu assister aux fêtes de la Vierge
1 et 9 septembre, à N.-D. de Fourvière... C'était toute
une foule le soir ; bénédiction de la ville, trois coups
de canon. J'ai pensé à Ploudalmezeau. « Merci.
Aug. Colin Herigou content qu'il y ait des ploudals
au dépôt du 138, s'attend à finir le temps de repos.
Fr. et J.-M. Colin ont assisté à un accident d'autom.
A l'atterrissage, un bi-moteur s'est écrasé, tuant
pilote et mécanicien. Les aviateurs ne sont pas des
embusqués. Et la maîtrise de l'air est coûteuse.
Paul Fortin fier d'avoir accompli sa première
sortie à cheval sur les pavés. Il prie Antoine
d'être de lui donner son adresse à Vannes, accidenté.
Paul : conducteur 28^e d'art. 67^e B^{ie}, 23^e pièce, Vannes.
Louis Tellen (d'abord, tu apprendras avec plaisir qu'on te
portait disparu ici. Tu as écrit le 9 et le 12, mais ça ne
compte pas, probable !). Le 9 : « La canonnière est vo-
lante. Mais elle n'est rien, comparée aux foudres
d'enfer qui se passent à notre gauche. Les boches
font des pertes, songez-en sur. Ça en artillerie
lourde et légère nous les valons tous les jours. J'ai
vu bon nombre de prisonniers, des prisonniers : ils
paraissent tous exténués. Je serai à Ploudal,
en perm, dans 5 mois : c'est un peu long, mais je
suis devenu patient. » le 12 : « Suis maintenant ré-
tabli de la secousse, et j'entends très bien. C'est
un roulement continu, nuit et
jour, des coups de canon à
notre gauche... Depuis 4
mois je n'ai jamais été à
plus de 2 kilomètres
du feu. Bien des choses
aux petits, et à vous... » etc.
Ch. Fichon : « Je souffre
toujours un peu, mais ça
va mieux. L'infirmier m'a
dit que j'en ai pour longtemps.
C'est le bras qui est cassé, et
c'est la main qui a mal. Drôle ! »



L'aide de camp du Kaiser au Directeur du Journal Boche :

« Et surtout, annoncez bien à nos invincibles armées qu'elles sont
victorieuses partout. » - « Oui, sur la Somme, surtout ! »

On m'a bien enterré, en tout, une livre de viande
du bras. La nuit, je dors tranquille jusqu'à
minuit, une heure. Le 11, je me suis levé, mais
pas de force, je me suis recouché aussitôt. Le 13,
on m'a mis un bandage plâtré. Et le 14, en
auto pour Bar-le-Duc, et de là le train sur...
Félicitations à François et Joseph Gars, J. Henguy
et Alfred, pour leur pèlerinage à pied au Mont-Saint-Éloi.
Ceux-là du moins montent qu'ils sont. Signes
de leurs aînés, et qu'il y a encore de la graine
de poilus ! Nous en perdons assez, et des meilleurs !
J.-M. Guentel bronze : « On demande de 8 jours de
1^{re} ligne. Adieu dur. Mais peu de pertes. Franç.
Ganguy a meilleure mine. - le 10, au repos, mais
pas de messe. La compagnie était aux torches.
On aurait bien pu mettre les torches après, et
les hommes auraient assisté à la messe ! » Tu
n'as qu'à le faire musulman, Jean-Marie : et tu verras !

Permissionnaires: le premier maître Y. Salain, second du torpilleur x; a suivi pendant 8 jours un sous-marin boche, risqué des torpillages, ... la belle vie! le second maître Job Adam, qui ne veut conseiller à personne de venir en Belgique, mais qui y reste!

Deux engagés: canonnier Louis Haqueur Prallay, qui marche sur les traces de François et Michel; et Pierre Colin Osolok, qui sera 1^{er} maître comme papa.

Fr. Colin claron écrit au brist du canon de Salonique, où il conduit un général serbe et ses officiers. Et aussitôt, charbon, et re-en route!

Fr. Deniel mécanicien: « Bonjour d'Elger à tous »

Hervé Talhun, 19 août: « Merci pour le Patro tricolore, 100^e lettre. Comme elle est bien, avec ses belles images et surtout avec ses belles paroles! » Un de nos camarades a été enterré le 15 août. Au moins il est mort pieusement. Quelle chance pour nous, d'avoir un aumônier à bord! Le même jour, un cyclone s'est brusquement abattu sur la ville, arrachant tout: bananiers, cocotiers, poteaux du télégraphe, tortures, etc. Trois ou quatre voiliers ont

été jetés à la côte. Pour éviter l'accident, nous avons dû mouiller 2 ancres et faire machine en avant. J'ai vu du vent en Bretagne, mais pas comme ce coup-ci! Et puis, il nous a donné du travail, à la C.S.F. Il a fallu servir de relai pour les radios: et je vous assure que par ici ils ne sont pas avares de télégrammes! Vivement la fin! J.M. le Roux ajoute ces détails: « Un voilier a coulé. Nous, nous avons dérivé sur une longueur de 400 m. avant le maillage d'une 2^e ancre. Une de nos embarcations a cassé son amarre et est partie au sec. On l'a retrouvée le lendemain » Veine d'ici!

J.M. Guennegues Herach'oëran en observation à l'hôpital maritime, parce qu'un voisin de lit est mort.

Fr. M. le Roux: « Mon bateau aura fait un peu de tout.

Nous devenons transport de troupe: 120 russes, dit-on, pour Salonique. Et rien comme charbon!

Depuis 8 jours je n'ai pas eu le temps de voir clair.

Mon vieux bateau n'a pas fini de marcher, je crois.

J'imagine et son ami Lonan pars à débarquer en Grèce,

et s'attendent à venir en permission vers octobre.

Louis Perrot embarquerait sur un torpilleur: à voir.

Dans Doudant manœuvre en mer;

des missionnaires grecs disent la

mer à bord, sans prêcher beaucoup.

Perhirin et Prigent de Portoll,

Pennec de Thersaint, sont à bord.

Jeanie Griquer: « A 20 milles de

Naples, nous avons pris un 4-mâts

turc, 12 hommes d'équipage. Le

capitaine faisait

une très bonne mine. Les

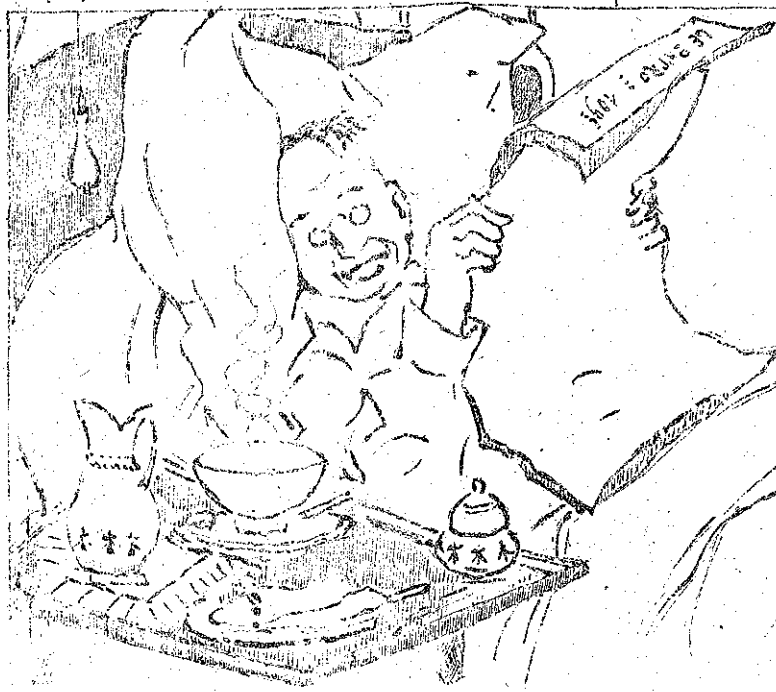
Boches mollissent:

aucun sous-marin

signalé cette fois-ci.

Guillaume doit re-

garder aussi! »



« 109. 109! Cette guerre n'en finit plus. J'arriverai à avoir de mauvais rêves! C'est terrible! »